

UNE AUTOPSIE DU « GÉNOCIDE SOCIAL » DE L'ARGENTINE

Mercredi, 29 Septembre, 2004

Février 2004. Il neige sur la partie est de Berlin et le Kino International, qui trône sur la Karl Marx Allee, semble déserté malgré ses illuminations. Pourtant, en un rien de temps, ce temple du cinéma sera rempli de spectateurs impatients et bruyants. C'est dans cette atmosphère et dans le cadre officiel de la Berlinale que Fernando Solanas recevra, des mains de Joschka Fisher lui-même, un ours d'or d'honneur, devant un public « local » ne laissant pas le temps aux traducteurs allemands et a fortiori anglais de s'exprimer, en réagissant directement aux déclarations en espagnol du maître argentin.

C'est donc devant un parterre politiquement acquis qu'a eu lieu la projection du dernier opus de Solanas, Mémoire d'un saccage, projeté, depuis, à la Fête de l'Humanité. Il s'agit d'un film pamphlet comme le cinéaste argentin aime en faire, dénonçant un système politique nord-américain bien huilé et montrant aussi que le peuple peut toujours avoir le dernier mot. Qu'un autre monde est toujours possible. Mémoire d'un saccage est une leçon pour le monde.

Au mois de novem- bre 2001, à São Paulo, vous me disiez ce qui allait se passer au mois de décembre suivant, à Buenos Aires.

Fernando Solanas. Parce que le système est établi d'avance. J'ai réalisé Mémoire d'un saccage pour montrer sa cohérence, appliqué à l'Argentine. Les États-Unis connaissent le plus grand déficit de l'histoire. C'est à nous, les pays en voie de développement, de financer leur énorme dette. Entre les royalties et les agios, la masse d'argent récupéré est gigantesque. L'Argentine a payé et continue de payer. Personnellement, je suis contre ce que je nomme dans mon film la « dette odieuse » parce qu'elle est immorale. C'est une théorie américaine, celle du président William Hart, qui a décidé, dans les années vingt, que les États-Unis n'avaient pas de dette publique puisque l'argent ne bénéficiait pas à la population mais alimentait la corruption. De même, la dette de la dictature argentine comprenait les dettes des créanciers privés. Les trois quarts de la dette du tiers-monde répondent à la théorie de la « dette odieuse ».

Lorsqu'on sait que les décisions concernant l'Argentine étaient prises aux États-Unis avant même d'être présentées devant le Parlement argentin, on peut dire que le débat ouvert par votre film est très large.

Fernando Solanas. C'est l'analyse d'un cas concret de l'application du modèle libéral à partir du consensus de Washington, qui fait que les exportations se font dans le monde entier depuis cette ville. Les cabinets d'audit fonctionnent avec le FMI qui se comporte comme une grande banque internationale. Mais le FMI n'étant pas autonome - les États-Unis ayant un droit de veto -, il agit en accord avec eux, l'Europe et le Japon, les pays les plus riches du monde. Quand on voit, dans mon film, que l'opération qui a consisté à vider l'Argentine de son argent a été organisée par les plus grandes banques mondiales, la City Bank, la Dresden Bank, etc., qui blanchissent l'argent de la drogue et des commissions de privatisations, on constate une dégradation des institutions de la République. Si la justice était indépendante, ce système ne pourrait pas fonctionner. Carlos Menem, avec la complicité de Raul Alfonsín, a doublé le nombre des membres de la Cour suprême. D'autre part, privatiser les grandes entreprises ne peut se faire sans l'accord des gros bonnets syndicaux. L'application de cet accord s'est faite selon un plan conçu à Washington. Les privatisations ont été organisées entre des groupes argentins et des banques étrangères. La corruption devient alors le système, la démocratie se suicide, la « mafiocratie » règne.

Menem a commencé à privatiser, sans débat national ni loi, les moyens d'information. Tous sont tombés dans les mains des annonceurs qui concevaient les programmes : démolir l'État, créer des mythes comme quoi la privatisation était agréée par Dieu, ruiner les entreprises publiques et pousser à bout la population afin qu'elle demande elle-même de privatiser. Les privatisations avaient pour principaux partenaires l'Espagne et la France. Avec Felipe Gonzales d'un côté et Mitterrand de l'autre. Au moment où j'ai reçu six balles dans les jambes, Menem était fait docteur honoris causa à la Sorbonne... Toutes les entreprises argentines étaient vendues sans dette. Pour la Telefonica, l'État s'est endetté avec des crédits internationaux pour payer les indemnisations de 150 000 licenciements. Mais les travaux qui devaient être faits ne l'ont pas été et les entreprises engagées se sont retrouvées endettées. La dette de la Telefonica est aujourd'hui de six milliards de dollars. La Compagnie des eaux a été achetée par Vivendi et Suez : l'Argentine s'est endettée et les travaux d'amélioration ne sont toujours pas réalisés. Des emprunts étaient faits à l'étranger avec 300 %, 400 % de taux d'intérêt permettant des spéculations financières. Comme le marché des changes était libre, l'argent pouvait sortir du pays. Voilà comment les banques se sont vidées. Le FMI, qui avait un bureau permanent à Buenos Aires, savait tout. Tous les devis nationaux allaient se faire approuver à Washington avant de passer par le FMI, pour enfin arriver devant le Parlement argentin. Voilà pourquoi mon film se termine par ce 9e chapitre intitulé : « Le génocide social ». Alors que l'Argentine est un pays riche. Avec son pétrole et son gaz, elle avait financé l'industrie, la Sécurité sociale, les retraites, l'école.

On voit dans votre film des enfants vivant dans des bidonvilles. Ce sont bien sûr les conséquences du génocide social ?

Fernando Solanas. Mon film développe l'idée suivante : que s'est-il passé dans ce pays riche pour qu'il y ait tant de pauvreté ? Mon pays a connu un nouveau type d'agression, qui jour après jour, en silence, a produit chaque année plus de victimes que celles du terrorisme d'État et de la guerre des Malouines réunis. La responsabilité de notre gouvernement n'exclut pas la coresponsabilité des organismes internationaux. Ces plans ont permis des bénéfices fabuleux : les entreprises privatisées gagnaient trois fois plus que les mêmes entreprises ailleurs dans le monde. Ces plans sont d'ordre raciste. Parce qu'ils ont marginalisé des millions de personnes dans toute l'Amérique du Sud, les ont condamnées à la malnutrition et à la mort, à cause des maladies non soignées. Les responsables de ces actions sont des criminels de temps de paix. Ils doivent être punis parce qu'ils ont fait vingt, trente fois plus de victimes que les missiles. Ce sont les gouvernements et les fonctionnaires du FMI. Au bout de neuf ans d'application du plan, en 1998, l'Argentine était déjà en ruines. Menem a fêté ça à Washington. Ça s'est terminé avec le dépôt des comptes des citoyens. Quand plus personne n'a eu d'argent.

Dans quelles conditions Nestor Kirchner a-t-il été élu en mai 2003 ?

Fernando Solanas. Il était gouverneur d'une petite province de 300 000 habitants en Patagonie. Il a voté les lois terribles de Menem mais il n'est pas mêlé à la corruption. Entre Menem et lui, le pays a choisi. Aujourd'hui, Menem est poursuivi par la justice. Mais je reste critique en ce qui concerne Kirchner. Il n'est pas pour l'annulation de la dette. Actuellement, la valeur de la dette sur le marché est entre 10 % et 15 %, lui l'a payé 25 %. C'est un imbécile. Comment la situation va-t-elle se régler ? Je ne sais pas. En 1991, la dette valait 10 % de son prix. Aujourd'hui on dit que les pauvres clients de toutes les banques, les retraités, les fonds de pension, les imbéciles du monde, devraient supporter la dette à 122 % en valeur nominale et non en valeur de marché. Voilà le drame, c'est une escroquerie que tout le monde va payer. Le gouvernement argentin dit que la valeur de la dette sur le marché est de 350 %. C'est un scandale. Si Kirchner est mieux que Menem, c'est par défaut. Car il n'en a pas fini avec l'injustice de la valeur de l'action de la dette.

Quant à la forme de votre film, c'est celle que vous avez inventée il y a une quarantaine d'années avec la Hora de los hornos.

Fernando Solanas. J'ai passé quarante ans à faire ce film. C'est un film essai. J'utilise plusieurs langages, des interviews, du matériel d'archives, des photos, des petits tournages personnels, des petites fictions. Je suis fidèle à cette forme conçue comme un livre avec un équilibre contrôlé entre le didactisme, le côté pédagogique, informatif, et le développement d'un sujet qui touche le coeur. La question est : « Comment a-t-on vidé les caisses de l'Argentine ? » La réponse doit proposer une grande stimulation de l'imaginaire et exciter la réflexion. Mon film est un hommage au cinéma muet avec l'utilisation du noir, l'écriture sur l'écran, les intertitres et le contraste. C'est un film de montage. Les deux plans initiaux du film sont tout le film : les tours des grands groupes financiers et la petite fille marchant dans les ordures, les décors du pouvoir et la misère. Il y a une constante aussi dans mon oeuvre : créer un film musical avec des leitmotive différents.

En conclusion, vous nous démontrez qu'on peut toujours changer le monde.

Fernando Solanas. L'exemple de l'Argentine montre que le modèle libéral est une catastrophe absolue. Il n'a développé ni la richesse du pays ni la qualité de vie des gens, et n'a pas assuré la stabilité des travailleurs. C'est un fiasco total tel que la population non militante est sortie dans la rue jusqu'à faire tomber le gouvernement de De La Rúa qui avait obtenu 55 % des voix. Il a duré deux ans, et sa démission était la première victoire du peuple argentin contre la globalisation. Maintenant nous savons qu'un autre monde est possible. La cause de la justice, de la liberté, de la paix, du progrès nous concerne tous. C'est une leçon pour le monde.

Entretien réalisé par

Michèle Levieux